

Ma Rencontre avec Tennessee Williams

Jeanne FAYARD

Je voudrais remercier Claude Coulon qui, en m'invitant à ce colloque, m'a donné l'opportunité de réécouter la cassette de l'interview que j'avais faite avec Tennessee Williams le 3 octobre 1971 et que je n'avais pas écouté depuis. En effet, Tennessee Williams est venu à cette date à Paris, invité par son amie Françoise Sagan pour la première représentation de sa pièce "Doux oiseau de jeunesse" présentée au Théâtre de l'Atelier à Paris dans une mise en scène de André Acquart, l'adaptation étant de Françoise Sagan. Le rôle principal de *Princess* était tenu par Edwige Feuillère que Tennessee aimait beaucoup, celui de *Chance* par Bernard Fresson. A cette époque, je terminais l'écriture d'une biographie de Tennessee Williams qui m'avait été commandée par les éditions Seghers pour la collection "Théâtre de tous les temps" dirigée par Rose-Marie Mondouès et dédiée aux principaux dramaturges contemporains. Elle fut publiée avec l'interview de Tennessee Williams en 1972. Dans le même temps, je préparais un doctorat de 3^{ème} cycle à la Sorbonne sous la direction du Professeur Roger Asselineau sur le thème : "La quête de l'androgynie chez Tennessee Williams". Ne connaissant personne qui puisse m'introduire auprès du dramaturge, le chemin fut long pour parvenir à le rencontrer malgré ma détermination mêlée de peur d'affronter celui qui était un mythe à mes yeux, et malgré les barrières mises autour de lui pour le protéger. Lorsque je pus enfin entrer en contact par téléphone avec Françoise Sagan, elle ne fut guère rassurante : "Vous savez Tennessee disparaît parfois trois jours sans que l'on sache où il est, alors c'est très difficile de vous fixer un rendez-vous avec lui". Lorsque je lui expliquais les longues années passées à travailler sur son œuvre, elle promit d'intervenir auprès de lui et tint parole avec naturel et simplicité. La dernière barrière fut Tennessee Williams lui-même qui refusait toute interview avec des journalistes, Il m'avoua plus tard "La seule chose qui les intéresse, c'est de fouiller dans ma vie privée". Je le rassurai sur ce point, "nous ne parlerions que de son œuvre et de ses personnages". Il me donna alors facilement rendez-vous et me permit d'apporter mon petit magnétophone dont le ronflement témoigne de son ancienneté.

J'ai passé une heure avec lui dans la suite qu'il occupait à l'Hôtel Alexander où il était descendu. Il me reçut assis à sa table de

travail, devant sa machine à écrire. Il était bronzé et souriant, chaleureux même, très direct dans la conversation, et se montra très généreux pour la jeune étudiante que j'étais. Il partait facilement d'un grand éclat de rire qui me mit à l'aise. J'avais noté toutes mes questions, mais je portais tellement son œuvre en moi que je me laissais entraîner par notre échange. D'où les hésitations, les silences entre nous, les répétitions de mots, le fait qu'il reprenne parfois mes expressions parce qu'il ne comprenait pas mon accent, ou que à l'inverse, je ne comprenais pas le sien. Et puis soudain, le ton intime s'établit entre nous, il parla à voix basse comme s'il poursuivait une réflexion en lui-même ou me demanda mon avis sur un de ses personnages qui continuait de le hanter. Ou alors il me racontait des anecdotes en aparté, me demandant de ne pas les enregistrer. Pour les besoins de la publication de mon livre, j'avais condensé les paroles de Tennessee et les avais rapportées de façon linéaire, en gommant toute cette complicité et cet échange très profond. L'intérêt de cet interview réside autant dans le contenu de ses paroles que dans la vulnérabilité qui pouvait soudainement se dégager de cet homme. Il avouait une insatisfaction obsédante à l'égard de son œuvre alors qu'il avait, à soixante ans, reçu les plus grands honneurs comme dramaturge. Il accueillit chacune de mes questions sans essayer d'échapper à aucune, qu'il s'agisse de la pureté, de l'innocence, de sa réflexion sur la mort, ou encore de l'androgynie qui était mon sujet de recherche. Seules ma passion pour cette œuvre et ma quête personnelle m'ont donné l'audace de dépasser toutes mes peurs. Et lorsque Tennessee m'invita, à la fin de l'interview, à lui rendre visite dans sa maison à Key West, je promis de venir, mais en fait ne parvins jamais à y aller, craignant peut-être que la réalité ne soit pas à l'image de cette heure magique !

TW : You can not effectively use a dramatic character as a symbol until you make it real for yourself .

JF : But you see... When you think of Blanche... Blanche is a complete victim of the discovery of herself, she refuses herself. There is an evolution in the characters in your work. Chance and Sebastian know themselves, Blanche didn't know herself or she refused to.

TW : She says "I don't tell truth. I tell what ought to be truth.

JF : Yes, she lives in magic.

TW : Yes magic.

JF : She needs it.

TW : That's why she goes mad.

JF : Yes...

TW : Because there's no tenable home in magic. Not for long.

JF : And though she's very pure.

TW : That's her heart.

JF : Because it's true she is !

TW : I'm not sure...Sensual, but....

JF : Oh yes...She can be touched but she's not touched in fact.

TW : Oh, yes...

JF : Alma is the same. Alma is burning. She's not touched, but she's deeply touched in the flesh. Because Alma cannot stand the revelation of...

TW : Her nature.

JF : Her nature.

TW : Double nature.

JF : Well, how would you...What is purity for you ?

TW : Well ...

JF : Difficult question...

TW : Perhaps, I've not still found out.

JF : Yes , do you think that....I suppose that... from the beginning of your writing it has been a big question.

TW : Yes.

JF : And it's still a great one.

TW ; Hum... I'm continuing to look for it. And for the reconciliation of death...

JF : I want to know what is real innocence for you ?

TW : What is real ...?

JF : Innocence.

TW : A day by day existence.

JF : A day ?

TW : An existence from day to day.

JF : Is it ?

TW : Yes, I love life.

JF : Yes....

TW : You know as long as it's pleasant. (he laughs) But there's little other alternative that I know of. Then I haven't reconciled myself to death.

JF : What would be a reconciliation to death ?

TW : I can't imagine one. I think death is inevitable. The greatest trick in life is to learn how to accept that.

JF : That's true, because it's the only act you do alone.

TW : That's right. This week, I was with a friend in New York and he said. " We're all going to die. And we know we are going to die. We are going to die alone. He was drunk ! (He laughed)

JF : But he was true !

TW : Partly true ! I said I know we are going to die but I don't think alone...Well of course people are attending the dead, but really you are alone.

(He then tells me about a TV. show he had seen in England about death. Which had touched him deeply. They had showed a man dying " LIVE ")

JF : But don't you think that to believe in the androgynous is to believe in the reconciliation ?

TW : The reconciliation ... yes, in a sense, yes.

(He writes the word androgynous on a piece of paper on his table.)

JF : It's another step ?

TW : But is it a step from being into non being ? I don't know. It's a tremendous step. Yes. But non being is not being isn't it ? It's the end of being... It 's the end of existence...Some people are waiting for death, but most of them don't want it, they prefer it.

Douze ans plus tard, Tennessee allait trouver la mort dans des circonstances dramatiques et dans la solitude la plus totale. Son interrogation sur la mort paraît d 'autant plus émouvante avec le recul !

Quand l'interview s'est achevée, j'avais l'impression que les personnages étaient là dans la chambre avec nous, comme des fantômes surgis du passé ! Une femme est alors entrée dans la pièce. Je l'avais entrevue à mon arrivée. Petite, très brune, une chevelure bouffante comme celle d'une actrice de cinéma, elle était entrée brusquement pour rappeler à Tennessee qu'elle l'attendait pour déjeuner à treize heures. Puis soudain, en plein milieu de l'interview, elle a frappé très fortement à la porte, elle est entrée sans attendre la réponse, pour lui dire qu'il avait oublié de mettre ses chaussettes. Tennessee lui sourit et ne lui répondit pas, tout en continuant à me parler. Elle fit irruption à nouveau dans la chambre à la fin de l'interview, visiblement impatiente, pour signifier que nous devons interrompre l'entretien. J'appris plus tard qu'il s'agissait de son amie Lady St Just. Lorsqu'elle quitta la pièce, Tennessee me regarda en riant et dit " Elle n'aime pas mes

personnages !”, et il ajouta “ Elle est elle-même un personnage !”. Et il partit d’un grand éclat de rire !

En me dirigeant vers la porte, je le remerciais vivement pour le temps qu’il m’avait accordé. Il me répondit : “ Non, c’est moi qui vous remercie ” ; je lui exprimai mon étonnement qu’il renverse ainsi les rôles. Il sourit en me disant “ Personne ne me parle jamais de mes personnages. Pour moi, c’est ma seule réalité”. Il marqua un temps de silence et murmura comme en lui-même : “ Ils sont plus moi que moi-même ”.

Cette petite phrase me hanta longtemps, et lorsque je regarde en arrière, je prends conscience que cette rencontre, tout autant que le travail universitaire puis le travail éditorial que j’ai fait sur cette œuvre, ont fait changer ma vie d’orientation, de l’enseignement vers l’édition et le monde du spectacle vivant !.

Jeanne FAYARD

**Le Tramway nommé “Desire”, du nom du quartier en direction
duquel il traverse le Vieux Carré.**

